

Journée du 10 juillet 1999

Versions du symptôme

Anne-Marie Combres

De L'imprononçable...

X. est un jeune garçon de quatorze ans et demi que je reçois maintenant depuis trois ans. Il est venu sur la demande de ses parents, conseillés par la psychologue de l'institution dans laquelle il se trouvait. En effet, à l'école, il " n'apprenait pas et il ne parlait pas ".

Lors de notre première rencontre, assis entre ses parents, il était resté tourné vers son père sans rien dire, le regard fixé sur lui, ne le quittant pas des yeux un seul instant. Il avait dans les mains un morceau de tissu en peluche bleu qu'il dépiautait du bout des doigts (sa mère faisant remarquer qu'il avait ainsi abîmé une couverture entière).

Après cet entretien il a accepté de rester seul avec moi et s'est mis à dessiner : deux personnages sans bras ni jambes, avec des yeux sans regard, et il a écrit des lettres, me les montrant – manifestement pour que je sache de qui il s'agissait – mais mes tentatives de lecture ont tourné court et je n'ai pas compris. Il était néanmoins d'accord pour revenir.

La fois suivante, après que ses parents aient quitté la pièce, il est allé au bureau et a sorti de sous son blouson – où il l'avait tenue cachée pendant que ses parents me parlaient – une cassette vidéo du film *La gloire de mon père*. Ses parents avaient déjà dit qu'il regardait beaucoup la télévision, et en particulier cette cassette... Il m'a montré l'image figurant sur le boîtier : une photo des acteurs représentant Marcel Pagnol enfant et son père ; puis il a repris son premier dessin pour me montrer la correspondance entre les deux. Il avait donc dessiné les deux personnages, père et fils, et " écrit " leurs prénoms : Marcel et Joseph. Il s'est montré satisfait de ce que j'aie compris ce qu'il avait fait, et, prenant une autre feuille, a écrit aussi en lettres majuscules " MAGOIRE " ; il a insisté pour me montrer ce mot jusqu'à ce que j'aie prononcé : " la gloire de mon père ".

Pendant longtemps il a apporté ainsi des objets, me les montrant de telle ou telle façon suivant qu'il voulait que je remarque une chose ou l'autre, mais toujours je devais l'énoncer à haute voix, et il insistait d'ailleurs jusqu'à ce que je dise ce qu'il voulait me faire énoncer. Il a apporté ainsi, pendant de longues périodes :

- D'abord, des cassettes vidéo, *La gloire de mon père* et *Le château de ma mère*, souvent en multiples exemplaires et parfois avec les livres – eux aussi en plusieurs exemplaires – mais dans lesquels il recherchait les images, imitant ensuite certains personnages, seulement des hommes d'ailleurs : l'oncle Jules buvant à la régalaude, ce qui le faisait rire, ou le garde champêtre faisant les gros yeux.

- Des cassettes audio de musique.

- Des images de chiens et de chats découpés sur les boîtes de nourriture dont il remplissait aussi des cahiers ou des boîtiers entiers de cassettes vidéo.

Peu à peu, il a abandonné les objets pour les dessins, qu'il effectuait toujours en manipulant un bout de tissu. Il est passé ensuite essentiellement au mode d'écriture dont je vais parler. A noter tout de même l'abandon du " chiffon " à partir du moment où il a pratiquement délaissé le dessin pour l'écriture.

Comme il semblait avoir choisi cette manière d'établir un contact avec moi, je me suis prêtée à ce que j'ai considéré pendant longtemps comme une lecture ; je m'y suis prêtée d'autant plus que son entourage (mère et institution) faisaient état d'une amélioration : X. était plus calme, moins à l'écart du groupe des autres enfants - les séances étaient prises en charge par l'institution, suite à son entrée en internat un an et demi après le début de nos rencontres et aux réticences du père à ce qu'il poursuive.

Une modification intervenue récemment a relancé une question que je me posais depuis longtemps à son sujet sur le rapport entre l'écriture et la vocalisation.

En effet, il s'adresse presque essentiellement à moi par le moyen du tracé, sur une feuille, de lettres – pour la plupart majuscules – sans séparation entre les " mots ", mots d'ailleurs incomplets et écrits plutôt phonétiquement. Il pose ensuite la feuille devant moi et attend ma lecture à laquelle il donne son accord d'un signe de tête lorsqu'elle est conforme à ce qu'il veut que je lise. Si je me trompe il fait signe que non et si je n'arrive pas à lire il n'hésite pas à réécrire jusqu'à ce qu'il puisse approuver ma lecture. Après quoi, il se remet à écrire.

Il peut, quand quelque chose a été énoncé, poursuivre son écrit, si la feuille est pleine, à la fin de la première ligne écrite, et poursuivre en biais, parfois même réécrire sur les lettres déjà lues, comme si la lecture les avait effacées.

Mais ce qui est particulier, c'est que, pour m'aider à lire il " dit " les mots écrits, et il les " dit " à voix basse et de telle manière qu'il évite au maximum la vocalisation : *il s'évertue à ne prononcer que les consonnes*. De plus, je dois éviter de le regarder quand il " parle " ainsi.

Voici ce qui s'est passé dernièrement. Depuis plusieurs semaines il faisait beaucoup de bruit en arrivant dans la salle d'attente, criant, tapant des pieds, frappant contre la porte. Quand j'arrivais il arrêtait ses cris, mais effectuait un parcours quasiment identique à chaque fois : il prenait une revue et la reposait violemment sur la table, allait à la lampe qu'il allumait

et éteignait deux fois de suite, puis s'arrêtait, me tendait la main et entraînait, allant tout de suite s'installer au bureau pour écrire.

Ont coïncidé :

- Une rectorragie dont la personne accompagnante est venue me parler avec lui, soulignant que pour la première fois il avait utilisé l'écriture afin de lui faire comprendre ce qu'il ressentait, et que de ce fait elle avait pu lui expliquer les examens médicaux nécessaires. Pour la première fois aussi, il les avait acceptés sans problème alors qu'il avait longtemps été impossible de le toucher.

- En séance l'apparition de thèmes de violence sexuelle et scatologiques où étaient en question ses deux grands-pères, son père et des hommes parents de la famille, ou des acteurs et chanteurs, articulés à des thèmes de mort. Tous ces " récits " étaient scandés par l'évocation du surgissement de la colère du père envers l'école, les éducateurs, le grand-père maternel et la mère... Le père était toujours présent dans la liste qu'il faisait des choses et personnes qu'il aimait, liste qui se terminait par " maman c'est une pute " – et a suivi le " j'en ai marre du Centre, j'en ai marre de voir madame Combres ! "

Il faut préciser que ces changements ont coïncidé aussi avec le début des démarches effectuées par le père – certain que X. n'est pas bien dans l'institution – pour trouver un établissement plus éloigné. Les propos de X. sur ce sujet reprenaient souvent exactement les propos tenus par le père.

Plusieurs fois, je l'avais interrogé sur ce qu'il tentait de dire par son attitude dans la salle d'attente, sans obtenir la moindre réponse ; par ailleurs, en séance, il s'excitait beaucoup quand je lisais ce qu'il avait écrit, et bien sûr ne répondait à aucune de mes interrogations sur ces propos.

D'une part, j'avais l'impression qu'en disant ce qu'il avait écrit je me faisais complice d'une jouissance, d'autre part, si je ne lisais pas il se repliait sur lui-même.

Il y a quelque temps, donc, allant le chercher dans la salle d'attente, je l'ai vu se mettre à quatre pattes et sautiller dans une posture tellement simiesque que m'a échappé un : " mais tu fais comme un singe ! " ; il s'est relevé aussitôt, faisant un signe de dénégation, puis est entré dans le bureau. Ce jour-là, j'ai pris le parti de changer mon mode de présence : j'ai lu le texte tel quel, sur le ton le plus monocorde possible ; il a déroulé ses thèmes habituels mais à la fin de la séance, après que je lui ai dit que nous arrêtons, il est retourné au bureau et a écrit ce qu'il m'a donné à dire ainsi : " tout à l'heure, quand j'étais par terre, je faisais comme un chien et comme un chat. " C'est la première fois qu'il donnait ainsi spontanément une explication à l'une de ses attitudes.

Les fois suivantes, il est entré dans la salle d'attente et a attendu sans faire de bruit. J'ai continué à " dire " sur le même ton monocorde, et il s'est mis à écrire des choses en rapport avec ce qui se passait dans sa vie, en précisant le jour où cela s'était passé : des notions

comme hier ou avant hier sont apparues, et quand il s'adressait à moi, il écrivait " vous ", et non plus " madame Combres " .

De plus, alors que, jusque-là, la plupart du temps, il écrivait le *j* de *je* en miroir, il l'écrit maintenant systématiquement à l'endroit. Il ne prend plus la peine d'écrire tout ce qu'il a à dire et à condition toujours que je ne le regarde pas trop, il énonce, à voix basse, mais un peu plus " vocalisées ", les phrases que je dois tout de même dire à voix haute.

L'excitation s'est calmée et, quand la séance est terminée il a du mal à partir et ne peut le faire que lorsque, s'étant remis à écrire, il peut me donner des nouvelles des trois petits chats qui sont nés il y a quelque temps à la maison.

Il me semble que ce changement a deux raisons : d'une part le " comme " que j'ai introduit en lui disant qu'il faisait " comme un singe ", puisque c'est ce terme qu'il a repris pour me signaler qu'il faisait " comme " un chien ou un chat ; mais aussi le changement de ma position: passage de la lecture du texte comme parole au seul déchiffrement, ce qui a permis de désamorcer le versant de jouis-sens pour seulement prendre en charge la voix dont il se déleste sur moi – peut-être d'ailleurs est-ce ce qu'il tentait déjà de faire lorsqu'il apportait ses cassettes, mais il n'a jamais pu les laisser et je ne le lui avais pas proposé. Il les emporte d'ailleurs souvent avec lui quand il sort avec ses parents...

A propos du texte *La signification de l'ordre des voyelles*, dans lequel Freud rappelle que le nom de Dieu est imprononçable, F. Regnault¹, dans *Dieu est inconscient*, remarquait que "les voyelles sont le 'qéré' perpétuel ", la façon dont on doit 'lire' ce qui est 'écrit ', le 'ketib ', ou plutôt ce qui n'est pas écrit avec le 'ketib ', et que " les voyelles sont le refoulé originaire... "

Nous n'avons pas affaire à la même chose en ce qui concerne l'écriture pour X., mais à quelque chose de cet ordre en ce qui concerne sa manière de " parler " ; comme s'il essayait d'extraire le signifiant – au sens où Lacan le définit dans le Séminaire *Encore* comme " ce qui s'entend " .

Essayer de ne prononcer que les consonnes, c'est essayer de dire ce que Marc-Alain Ouaknin² appelle le " visible pur ", c'est essayer de réduire l'écart de vide équivalent de l'interdit de l'inceste. Bien sûr il n'y arrive pas tout à fait, mais la seule voyelle qu'il utilisait pour m'indiquer ce qu'il voulait que je comprenne était la voyelle *e*, dont nous savons qu'elle est dite muette et qu'elle est, en français, la lettre qui marque le féminin.

Prenant en compte le fait que la possibilité de parler est liée à la transformation du cri en appel grâce à la lecture, le plus souvent maternelle, de ce cri qui donne accès à la langue du même nom et du fait aussi que le cri, la vocalise, est l'émission signifiante qui nécessite la lecture de l'Autre sur cette voie de l'accès à la parole, je ferai l'hypothèse que pour X. cette

¹ Regnault F., *Dieu est inconscient*, Navarin/Seuil, Paris 1985, p.99.

² Ouaknin M.-A., *Concerto pour quatre consonnes sans voyelle*, PBP, Paris 1998, p.299.

lecture n'a pas eu lieu. La mère d'ailleurs parle de dépression à la naissance de X. et du fait que, depuis qu'il était petit, en l'absence de son mari (qui travaillait la nuit), elle le prenait dans son lit parce qu'elle s'ennuyait et que cela lui faisait de la compagnie. Nous savons bien ce qu'il en est de la compagnie : soit il s'agit de la dame, soit de l'animal.... Or X. pendant longtemps avait dessiné des chats qu'il désignait par le nom de leur nourriture, jusqu'au jour où, après qu'il en ait dessiné trois, je lui avais fait remarquer qu'ils étaient trois enfants dans la famille. Il avait alors commencé à dessiner les personnes de sa famille mêlées aux chiens et aux chats, en écrivant le nom des personnes... mais il avait écrit " mama " sous un dessin de chat.

Pourrait-on dire qu'il essaie, en évitant la vocalisation, de traiter le danger de la jouissance maternelle (cf. son " maman c'est une pute ") en faisant place à la pratique d'une langue qui pourrait être dite " paternelle " ?

L'écriture ici sert à deux choses :

- le soustraire au regard qui pourrait le figer comme visible pur – car une lettre non lue demeure lettre morte ;

- le soulager de la charge de la vocalisation ; en effet, comme le dit Ouaknin : " le désir donne naissance aux voyelles qui permettent aux lettres d'être traversées par un souffle de vie". Que serait-ce alors que des voyelles sans désir, sinon quelque chose comme un miaulement de chat ?

Ces deux fonctions de l'écriture, il s'en sert donc sans doute pour accéder tout de même à quelque chose du lien social.